

Vladimir Ilitch dans sa famille

V. Bontch-Brouïévitch

Source: Lénine tel qu'il fut. Souvenirs de contemporains. Tome I, Moscou, Éditions en Langues Étrangères, 1958, pp. 653-656.

Lorsqu'il m'arrivait de venir chez Vladimir Ilitch, j'étais toujours frappé et touché par l'amitié profonde et cordiale qu'il montrait à [Nadejda Konstantinovna](#) et à la mère de celle-ci, qui vivait toujours avec eux. Nadejda Konstantinovna s'appliquait de toutes ses forces à décharger Vladimir Ilitch, pour qu'il pût travailler tranquillement aux nombreux problèmes scientifiques et politiques qui l'absorbaient. Mais cela ne lui était pas facile.

Vladimir Ilitch s'absentait souvent : il travaillait pendant de longues heures dans les bibliothèques ; mais lorsqu'il était à la maison, dans sa petite chambre propre, simplement meublée, il prêtait une oreille attentive à ce qui se faisait dans la pièce à côté ou à la cuisine, où à certaines heures, les femmes de la famille vaquaient aux soins du ménage.

Souvent, bien qu'on parlât à voix basse, Vladimir Ilitch entendait qu'il n'y avait pas de pain pour le thé, ou qu'il fallait encore acheter quelque chose. Alors il apparaissait soudain dans la porte ouverte et déclarait résolument :

— Ah non, le pain, c'est moi qui irai le chercher ! Nadia, pourquoi ne me l'as-tu pas dit plus tôt ? Il faut bien que je prenne part aux travaux du ménage...

Et il eût été inutile de contredire Vladimir Ilitch : en un instant il endossait son pardessus, se rendait à la boulangerie ou à la boutique voisine, et rapportait tout ce qu'il fallait.

— Ça, je l'ai acheté d'après mon choix, déclarait solennellement Vladimir Ilitch, en posant sur la table l'emplète qu'il avait faite de sa propre initiative. Ceci dit, il rentrait vite dans sa chambre, pour y reprendre son travail interrompu.

Ils déjeunaient, prenaient le thé et soupaient à des heures rigoureusement fixées. Si un camarade venait à ce moment-là Vladimir Ilitch se montrait très attentif à son égard et lui offrait tout ce qui était servi sur la table.

Vladimir Ilitch se montrait encore plus attentif pour la mère de Nadejda Konstantinovna. Elle était assez souvent malade. Il fallait voir la sollicitude dont Vladimir Ilitch l'entourait : il allait lui-même chercher le médecin, achetait les médicaments et encourageait la malade.

— Pendant la maladie, l'essentiel, disait-il, c'est de ne pas se laisser abattre.

Nous savons que lui-même prêchait d'exemple : il supportait patiemment les douleurs infernales que lui causait une inflammation des nerfs intercostaux, maladie dont il souffrait souvent et qui l'avait torturé à la veille du deuxième congrès ^[1]. Il montra une fermeté étonnante pendant le congrès de la « Ligue étrangère de la social-démocratie révolutionnaire russe », qui se tint à Genève ^[2]. Le deuxième

[1] Le IIe congrès du POSDR s'est tenu du 30 juillet au 23 août 1903, d'abord à Bruxelles, puis à Londres. Ce congrès adopta à la quasi-unanimité le programme de la social-démocratie russe mais se divisa profondément sur l'article 1 des statuts concernant la définition du membre du Parti. Cette division allait cristalliser la formation des fractions bolcheviques et mencheviques du POSDR.

[2] Ce congrès s'était tenu du 26 au 30 octobre 1904 à Genève. La « Ligue de la social-démocratie révolutionnaire russe à

jour du congrès, il se blessa gravement : il était tombé en pleine marche de sa bicyclette, dont une roue s'était coincée dans un rail de tramway. Après s'être fait panser son œil meurtri dans une pharmacie, il se présenta au congrès avec un bandeau noir et, malgré la très vive douleur, il ne quitta pas la séance et fit ce soir-là un grand rapport sur les travaux du IIe Congrès du Parti et la scission qui s'y était produite.

On sait également le courage qu'il montra plus tard, quand il fut blessé en août 1918 ^[3]. Dur pour ses propres souffrances, il était très attentif et délicat pour tous ceux qui, dans son entourage, tombaient malades.

Ses relations avec Nadejda Konstantinovna peuvent servir de modèle d'un véritable ménage socialiste. Une sollicitude constante, des relations amicales de camaraderie, le désir d'être ensemble, de se faire part des nouvelles et des idées neuves, d'examiner en commun tous les faits importants de la vie politique et, après un travail intense, de partir tous les deux se reposer, tels étaient les rapports qui régnaient dans la famille Lénine.

Vladimir Ilitch aimait beaucoup se promener, et lorsqu'il avait une heure libre les jours ordinaires, ou un jour de repos, il allait toujours en banlieue avec Nadejda Konstantinovna et ses sœurs, quand elles venaient le voir. Ils étaient très liés et échangeaient une correspondance suivie ; Vladimir Ilitch s'enquêrait toujours à leur sujet auprès des camarades qui arrivaient de Russie et qui les avaient vues.

Lorsque Nadejda Konstantinovna fut atteinte de la maladie de Basedow, Vladimir Ilitch s'occupa d'elle très attentivement ; il se chargea d'une quantité de soucis domestiques, ne lui permettant ni de se fatiguer ni de s'énerver. Il l'accompagna chez les plus grands médecins. Quand il comprit que l'opération était inévitable, il s'adressa au professeur Kocher, chirurgien bernois renommé et resta tout le temps présent à la clinique où se faisait l'opération.

Pendant la longue maladie de Nadejda Konstantinovna, Vladimir Ilitch étudia très attentivement la littérature consacrée à la maladie de Basedow, aux différents traitements. J'ai maintes fois entendu des docteurs dire que Vladimir Ilitch discutait de la maladie de Nadejda Konstantinovna en spécialiste. Cette sollicitude pour Nadejda Konstantinovna ne se démentit jamais.

Vivant longtemps à l'étranger, Vladimir Ilitch suivait attentivement l'état de santé, l'humeur et tout ce qui intéressait sa mère, Maria Alexandrovna, qu'il aimait tendrement. Si occupé qu'il fût, si urgentes que fussent les affaires révolutionnaires qui absorbaient, semblait-il, tout son temps, sans rien en laisser, il trouvait toujours le moyen, en prenant sur son sommeil ou son repos, de lui écrire une lettre pleine de chaude sollicitude, où il lui parlait de lui-même, de Nadejda Konstantinovna et de ses sœurs, si elles étaient auprès de lui.

Après le IIe Congrès Vladimir Ilitch habita quelque temps sur le lac de Genève, à Lausanne. Je m'y rendais souvent pour les affaires de notre organisation. Un jour que Vladimir Ilitch allait partir pour voyager à travers la Suisse pendant une quinzaine, je vins l'entretenir de nombreuses affaires et de nos éditions, et m'entendre avec lui sur l'adresse où je devrais expédier le courrier et les journaux les plus urgents. Je trouvai Vladimir Ilitch fort animé.

— Venez, me dit-il, je vais vous montrer le superbe cadeau que maman nous a envoyé, à moi et à Nadia !

Et il m'entraîna rapidement vers la sortie. Nous descendîmes dans la petite cour de la maison. Il y avait là deux bicyclettes, une pour homme et une pour dame, toutes neuves, magnifiques, qu'on venait de déballer.

l'étranger » était une organisation émigrée fondée en octobre 1901 à partir de la fusion entre les organisateurs du journal « *Iskra* » (Lénine, Potressov, Martov) et l'« Union des social-démocrates russes à l'étranger », fondée en 1894 par le Groupe Émancipation du Travail de Plekhanov, Axelrod, Zassoulitch.

[3] Le 30 août, 1918, en sortant d'un meeting tenu à l'usine Mikhelson de Moscou, Lénine était blessé par deux balles tirées par la socialiste-révolutionnaire Fanny Kaplan. Celle-ci fut exécutée le 8 septembre. Cet attentat poussa les bolcheviques à décréter la « terreur rouge » le 5 septembre.

— Voyez, quelle merveille ! C'est Nadia qui a tout fait. Elle a écrit à maman que j'aime faire du vélo, mais que nous n'avions pas de bicyclettes à nous. Maman a pris la chose à cœur et, avec tous les nôtres, elle a ramassé une somme rondelette. Et [Mark Timoféevitch](#) (Elizarov, le mari d'[Anna Ilitchna](#)) nous a commandé à Berlin deux bicyclettes, par l'intermédiaire de la société « Nadejda » [Espérance] où il travaille. Et, tout à coup, nous recevons un avis de la Société des transports : où faut-il livrer l'envoi ? Je pensais qu'on nous avait retourné de la littérature illégale, ou que, peut-être, on nous avait expédié des livres. On nous apporte l'envoi, et voyez cette littérature illégale !

— Regardez quels magnifiques vélos ! disait Vladimir Ilitch, en les examinant, en gonflant les pneus et en vissant les écrous.

— Ah, quelle maman nous avons là ! Quel service elle nous a rendu ! À présent, Nadia et moi, nous sommes nos maîtres ! Nous ne prendrons pas le chemin de fer, nous voyagerons en vélo.

Il fallait voir la joie de Vladimir Ilitch devant ce cadeau inattendu de sa mère. Et il était clair pour nous tous que ce qui réjouissait surtout Vladimir Ilitch, c'était l'attention que sa mère et les autres membres de sa famille leur avaient montrée, à lui et à Nadejda Konstantinovna. C'était cela qui lui était particulièrement agréable et le touchait.

Nadejda Konstantinovna rayonnait et se réjouissait de la joie de Vladimir Ilitch.

— Je vais écrire une lettre à maman, et vous l'enverrez recommandée, me dit-il. Et il monta rapidement à sa chambre au premier étage de la pension.

— Il est heureux comme un enfant ! me chuchota Nadejda Konstantinovna. Il adore sa mère, mais il ne s'attendait pas à une telle marque d'attention de tous les nôtres, et le voilà enthousiasmé...

Nous montâmes à notre tour et Nadejda Konstantinovna rangea tout le nécessaire dans les sacs de voyage.

— Nous attacherons tout cela à ma bicyclette, sur le porte-bagage. Maintenant, inutile de traîner les sacs sur le dos. Et voici la lettre. Je vous prie de l'expédier tout de suite, ne l'oubliez pas ! répéta Vladimir Ilitch.

Après avoir parlé de tout et nous être convenus de l'adresse pour les télégrammes et les lettres, nous descendîmes.

— Au revoir, camarades ! Nadia, en selle ! lança Ilitch. Et il enfourcha rapidement son vélo.

Nadejda Konstantinovna nous salua et partit à son tour. Ils disparurent bientôt au tournant de la route, noyée dans la verdure.